

En souvenir de Paul PASCON

Jean DRESCH

Paul Pascon, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, avait beaucoup d'amis qu'attirait sa valeur morale et intellectuelle, même si d'aventure ils n'adoptaient pas toutes ses opinions. Sa vie elle-même a été un exemple. Petit-fils d'un modeste colon des environs de Fès, fils d'un ingénieur des TP interné à Bou Denib pour avoir manifesté son hostilité à Vichy, il représentait une troisième génération de colons. Il s'est, dès sa jeunesse, attaché au pays et à ses habitants. Il aimait à raconter ses tournées des vacances marocaines, toujours plus lointaines. Il y prit le goût du contact direct avec la nature et avec les fellahs. Il suivit son père à Rabat et termina ses études au lycée. Une bourse Zellidja lui permit de poursuivre des recherches à la fois d'hydrogéologie et de droits d'eau dans le Sud marocain, tout en apprenant l'arabe. Il s'enracinait toujours davantage. Mais il fallait choisir entre les deux disciplines qui l'attiraient, sciences naturelles et sociologie, difficiles à réunir dans les traditions universitaires françaises. Il choisit d'abord les sciences naturelles. Elles lui inspirèrent le souci de l'observation précise du milieu dans lequel vivent les hommes. Mais sa licence obtenue, il compléta sa formation à Paris, telle qu'il la concevait, en préparant et passant une licence de sociologie et en perfectionnant sa connaissance de l'arabe. Il manifestait ainsi d'exceptionnelles qualités intellectuelles qui lui permirent d'acquérir une vaste culture, de l'orienter vers la recherche en ne négligeant aucun détail, mais avec le constant souci de reconnaître les relations entre les faits observés et les synthèses nécessaires. Dans sa situation singulière, tant au plan scientifique que socio-politique, il trouva matière à réflexion dans le marxisme qui guidait à la fois son interprétation des problèmes d'une société soumise à la domination coloniale et son comportement personnel. C'est aussi le temps où il se maria et eut deux enfants, Gilles et Nadine, une famille qui fut pour lui une entière sécurité affective et un vivant espoir.

Il était prêt à agir. Il s'y préparait en organisant une équipe de jeunes chercheurs collaborant à des enquêtes en Corse et en Lorraine. Mais le Maroc avait acquis son indépendance. Paul Pascon se hâta d'y rentrer ; il pensait qu'il pourrait être utile dans un pays qu'il connaissait bien et auquel il était attaché. Point de doctrine sans pratique : l'Indépendance devait permettre d'accélérer, réorienter le développement. C'est pourquoi il reconstitua son équipe, il la rendit

plus rationnellement interdisciplinaire et la transforma en un vrai bureau d'études de type coopératif. Il la mit pendant cinq ans au service de l'Etat, participa à la préparation du plan quinquennal de 1960-64 et multiplia les enquêtes dont la diversité surprenante lui permit de mieux comprendre la société marocaine. Il les orienta du reste au service de l'ONI et vers les problèmes d'aménagement rural. Il y fut bientôt affecté : il fut chargé de coordonner les études sur l'aménagement du Haouz de Marrakech. Après la dissolution de l'ONI, il devint directeur de l'Office Régional de Mise en valeur du Haouz. Cette affectation à des fonctions publiques de plus en plus responsables, confiées généralement à des ingénieurs du Génie rural, lui posa un problème moral car il était toujours de nationalité française. C'est pourquoi, cas exceptionnel qui témoigne de sa conscience professionnelle et morale, il demanda et obtint en 1964 la nationalité marocaine.

Paul Pascon consacra six années au Haouz. Il dut s'employer à résoudre aussi bien des problèmes juridiques concernant les terres du Glaoui ou des colons et leur distribution que ceux de l'irrigation. Il le fit avec un enthousiasme qu'il savait communiquer à ses collaborateurs comme à ses visiteurs. Mais non sans d'incessantes difficultés, car il débordait d'idées, d'initiatives, et courait le risque de se heurter à l'orthodoxie administrative. Il s'attachait d'autant plus à ce Maroc méridional marrakchi. Il y acquit, sous les palmiers, une maison de repos où il trouvait le temps de réfléchir.

Il resta donc chercheur, formateur, organisateur... pour agir avec plus de libre efficacité. Il fut chargé de cours de sociologie rurale à Rabat et fut nommé à l'Institut Agronomique et Vétérinaire Hassan II dès sa fondation. Il participa à son organisation, particulièrement à celle des stages qu'il anima comme il avait formé ses premières équipes. Il s'y retrouvait au milieu de jeunes et de collègues auxquels il communiquait son enthousiasme et son expérience du terrain. Il trouvait le moyen d'organiser, de diversifier les stages du nord au sud du Maroc, mais aussi leur durée, parfois renouvelés plusieurs années. Il étendait en même temps l'ampleur des recherches, comme en témoignent celles qui furent consacrées aux Beni bou Frah dans le Rif : des spécialistes d'à peu près toutes les disciplines, marocains et aussi étrangers, collaborèrent à l'enquête et à l'élaboration des résultats. J'ai eu moi-même l'occasion, grâce à Pascon, de revisiter, dans le Haut-Atlas, l'Ounein que je n'avais pas revu depuis cinquante ans; j'ai eu le plaisir de le parcourir avec des stagiaires jeunes et enthousiastes comme je l'étais à l'époque. L'enquête s'étendait de la géomorphologie et de l'écologie à la nourriture des jeunes mères !

Paul Pascon trouvait aussi le temps d'écrire, beaucoup, car il considérait comme essentiel de faire connaître le résultat de ses recherches et de celles des équipes qu'il animait. Il a participé à d'innombrables colloques internationaux qui l'ont fait connaître dans le monde "développé". Il a enrichi régulièrement les revues marocaines, revues universitaires comme *Hesperis*, le *Bulletin Economique et Social du Maroc* dont il devint un des animateurs -ou réanimateurs !-, la *Revue de géographie marocaine*, en France les *Annales*, ou revues techniques comme le *Maroc agricole*, *Lamalif*. Il a multiplié les rapports aux organismes pour lesquels il travaillait, qu'ils soient marocains, étrangers ou internationaux. Heu-

reusement un bon nombre ont été réunis en volumes (*Etudes rurales, la Question agraire au Maroc, Etudes sociologiques sur le Maroc, Trente ans de sociologie du Maroc*, numéro du Bulletin Economique et Social du Maroc publié (janvier 1986) après sa mort, où est incluse sa bibliographie. Universitaire consacré par un doctorat brillant, P. Pascon a publié sa thèse sur le Haouz de Marrakech, rapportée par un géographe parce que ses méthodes de recherche, ses concepts de systèmes où interviennent concurremment phénomènes naturels et phénomènes socio-économiques, politiques, spatiaux et historiques, relèvent de la géographie comme de la sociologie. Mais le doctorat était bien de sociologie, car Pascon cherchait à comprendre les réactions profondes, les prises de conscience qui déterminent les attitudes, les hésitations et la méfiance des fellahs vis-à-vis de systèmes de culture, de techniques nouvelles et de pressions administratives : problème fondamental de développement ! P. Pascon n'a publié d'ailleurs dans ces deux gros volumes qu'une partie de son expérience du Haouz. Il en écartait des événements récents pour que des conclusions valables puissent en être tirées. Il gardait aussi dans ses tiroirs des documents et enquêtes dans la montagne du Goundafi, inachevées... et tant d'autres encore !

P. Pascon avait acquis une autorité dont les témoignages sont multiples. Par exemple, Jacques Berque lui a demandé d'ajouter un "Retour aux Seksaoua", à la réédition de sa thèse (c'est là beaucoup plus qu'une mise à jour) ; sa réputation de spécialiste de sociologie rurale et du développement était telle qu'il ne parvenait pas à répondre aux sollicitations et invitations venues d'Europe et d'Amérique. De Mauritanie aussi hélas ! Ce chercheur singulièrement doué, avait passé de peu la cinquantaine. Il avait supporté, comme Madame Pascon, avec un courage émouvant la mort de ses deux enfants, son fils âgé de vingt ans et sa fille de dix-huit, disparus dans le Maroc méridional et dont il a vainement cherché la trace pendant des années. Il ne cessait pas pourtant d'élaborer des projets. Un accident de la route en Mauritanie y met fin alors qu'il y appliquait la doctrine expérimentée au Maroc. Paul Pascon est ainsi resté jusqu'au bout un exemple de fidélité à soi-même, au pays qu'il avait adopté ainsi que sa famille, et aux principes comme à l'application de ses recherches.